

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 77

Number 1 *Aimé Césaire et le monde noir : regards
croisés*

Article 13

12-1-2011

Romuald FONKOUA (2010). Aimé Césaire.

Emmanuel Tchhoffogueu
Université de Buéa

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>

 Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Tchhoffogueu, Emmanuel (2011) "Romuald FONKOUA (2010). Aimé Césaire.," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 77 : No. 1 , Article 13.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol77/iss1/13>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Romuald FONKOUA (2010). *Aimé Césaire*, Paris, Perrin, 365 p.

Il n'est pas toujours aisé d'entreprendre un travail biographique sur cette éminente figure culturelle et politique du XX^e siècle qu'est Aimé Césaire, à moins de disposer de rares privilèges de rencontres averties tant avec son œuvre culturelle qu'avec l'homme dont la remarquable existence contraind l'exégète à la précision du détail. C'est à ce pari que se livre Romuald Fonkoua dans *Aimé Césaire*, une biographie historique, dont il justifie la genèse, dans son prologue, par ce qu'il appelle les « instantanés ». Celles-ci correspondent à trois entrevues informelles, mais fort symboliques : la première en 1989, la deuxième et la troisième respectivement en 2006 et en février 2008 à Fort-de-France, six semaines avant la disparition de l'illustre écrivain. De cette ultime entrevue, le critique retient les images inhibantes d'un homme politique retraité, mais encore préoccupé par la vie de son Parti progressiste martiniquais (PPM) et retrouvant, sous l'écran de ses 95 ans, sa passion première de poète « manieur de mots » (18).

Le texte à proprement parler tient en onze chapitres que l'on peut regrouper en trois parties. Dans la première partie, Romuald Fonkoua retrace le parcours de formation intellectuelle de Césaire. L'« enfance heureuse » à Basse-Pointe, tenant surtout à « son goût pour la flore antillaise et son intérêt pour la nature », est cependant heurtée par son témoignage ahuri sur le travail forcé, notamment dans la plantation de canne Eyma, lieu de brimades et de révoltes, mais aussi « lieu de construction d'une civilisation métisse » et, *in fine*, lieu d'apprentissage pour Césaire de la tolérance et de l'antiracisme (28). Mais au-dessus de ces expériences croisées trônent les images d'une enfance familiale mythique au Lorrain, dominée par la figure de sa grand-mère paternelle, Eugénie Macni, qui l'initie aux rudiments de la langue française, lui transmet le souvenir de son grand-père paternel et l'édifie sur la conscience révolutionnaire de la ville intellectuelle et insurrectionnelle de Saint-Pierre. Enfin, l'épisode de Fort-de-France, dès 1924, où Aimé Césaire, lycéen à Schoelcher, passionné de lecture, affine sa conscience socialiste grâce notamment à la revue *Conferencia* que son père Fernand Elphège Césaire met à sa disposition.

Le séjour parisien de l'étudiant, de 1931 à 1939, est plus riche en rencontres qu'en événements dont la coloration colonialiste le laisse indifférent. En revanche, son inscription en hypokhâgne, puis en khâgne au lycée Louis-le-Grand, son entrée à l'École normale supérieure, son œuvre d'essayiste puis de poète et sa « longue amitié personnelle et intellectuelle » avec Léopold Sédar Senghor en sont les épisodes les plus marquants. De même, les succès des deux khâgneux – Césaire à l'École normale et Senghor à l'agrégation de grammaire – motivent leur participation à la re-

création de la revue *L'étudiant noir* dont la vocation est « de donner à voir leur vision du monde » (51). Aussi les questions de la race noire et de sa perception par l'autre vont-elles occuper les colonnes de *L'action coloniale*, de *L'étudiant noir* ou de *Légitime défense*. Pour Fonkoua, c'est en abordant, par l'esprit khâgneux, la cruciale question de l'être-au-monde nègre que le concept de la Négritude se fait jour.

Sous les tropiques, le jeune professeur de lettres qu'est Aimé Césaire se consacre à l'enseignement et à la création littéraire. Il crée la revue *Tropiques*. Sous l'occupation, en 1941, cette tribune devient la plateforme de « ceux qui disent *non* à l'ombre », c'est-à-dire à la menace de l'Europe en général et des Antilles en particulier, mais aussi celle de sa poésie insurrectionnelle. Dans cette mouvance de la révolte surréaliste paraît *Cahier d'un retour au pays natal* qu'André Breton présente comme une « œuvre de liberté totale, d'insurrection primitive ». De ce retour au bercail, l'exégète retient également le séjour de Césaire à Haïti, symbole de résistance, de lutte, de victoire et de liberté.

La deuxième partie traite des enseignements tirés des expériences et des luttes antérieures du poète. Le critique y déploie les combats césairiens, tant sur le terrain politique que culturel, combats qui, à son avis, ont fortement contribué à l'œuvre gigantesque de l'édification d'une conscience culturelle noire. En effet, à la Libération en 1945, l'élection de Césaire à la tête de la mairie de Fort-de-France pour le Parti communiste lui donne une onction politique permettant de mettre en pratique ses grandes ambitions de bâtisseur de l'avenir. Soucieux de sa politique du développement des îles, Césaire mise sur un cumul de mandats. Et son élection la même année comme député de la Martinique au palais Bourbon lui permet d'entreprendre son combat pour le changement du statut de l'île en département français. Sa participation à plusieurs commissions parlementaires à partir de la deuxième législature entre 1948 et 1951 le poste sur tous les fronts où sa rhétorique parlementaire, empruntant au discours anticolonial du *Cahier d'un retour au pays natal*, convainc. Bref, le combat parlementaire de Césaire est, selon l'analyste, celui d'un « communiste poète » qui, tout en portant les idéaux communistes dans son œuvre, a su, comme il le confie lui-même à Françoise Vergès dans *Nègre je suis, nègre je resterai*, « resté à distance, sur ses gardes ».

Sur la même lancée, Romuald Fonkoua décrypte le combat de Césaire contre « la civilisation occidentale » dont F.S.C. Northrop signalait déjà la précarité, en montrant comment l'écrivain saisit l'opportunité des thématiques de « la fin de l'ère coloniale » et de « l'évolution des peuples » pour dénoncer l'occident imposteur. Pour le député, le colonialisme est en tout point pareil au nazisme que les Blancs ont combattu. En somme, son combat de parlementaire contre une vie politique française déconnectée de la réalité et contre les thèses racistes des députés de droite et des

intellectuels de mauvaise conscience sous la IV^e République est décisif (161-162). L'écrivain « dénonce la congruence entre capitalisme et colonisation » (168) et ouvre un « Front unique contre le racisme et le colonialisme ». Une fois la pendule à l'heure, l'essayiste Césaire revient à sa véritable passion, la poésie, en réfléchissant sur « les éléments d'un art poétique nègre » basés sur la liberté totale de création poétique, l'engagement virulent du poète dans sa création poétique, la claire conscience de sa situation historique. Et le critique de repréciser le rôle incontournable de la revue *Présence Africaine* et la contribution décisive de Césaire, en ce tournant des années 50, à l'émergence d'un champ littéraire nègre autonome, au « réveil culturel du monde noir » (211) et à l'avènement d'un « humanisme universel » (240).

La troisième partie de l'ouvrage porte sur la rupture de Césaire avec le PCF et son retour à son « soi-même » profond. Sa démission du PCF en octobre 1956 est due aux ostracismes de ses membres, à l'embourgeoisement de ces derniers, à la persistance des pratiques antidémocratiques héritées de la dictature stalinienne. Les dérives du PCF lui font marquer sa solidarité pour les ouvriers hongrois « excédés par les conditions d'exploitation infernales et la terreur imposées par le régime stalinien depuis 1948 » (259). Cette démission courageuse et retentissante ouvrait officiellement un front solidaire noir contre le sectarisme blanc et le colonialisme, et inaugurait une « voie africaine du socialisme ». Elle sonnait par ailleurs le recul inexorable du Parti communiste dans les îles, et même en France.

Le second mouvement de ce retour, constate le critique, correspond à la création d'une tragédie aux Antilles. Sa première pièce, *Et les chiens se taisaient* (1946), s'impose comme une marque de son engagement à « réinventer le théâtre » à travers une tragédie où « le décor verbal s'appuie principalement sur le vers libre » (290).

La troisième articulation de ce repli sur soi concerne, d'après le biographe, les grands bouleversements que vit Césaire tant dans sa vie publique que privée. Si le lancement avec Pierre Alier du Parti progressiste martiniquais le replonge dans la politique et le soustrait plus qu'avant de son foyer conjugal, s'il se prononce sur la délicate question du statut des îles, notamment sur l'éventualité « d'une troisième voie à mi-chemin entre l'assimilation et l'autonomie », il pèse en revanche sur la vie conjugale du brillant poète et habile politicien la chape de plomb d'un divorce avec Suzanne Césaire, son épouse adulée et complice intellectuelle, soupçonnée d'infidélité. Et quand cette rupture est prononcée, le poète crie son « Séisme » intérieur dans *Ferments*: « Tant de grands pans de rêve/de patries d'intimes patries effondrées/tombées vides et le sillage sali sonore de l'idée ». Le décès de Suzanne en 1966 ne fait qu'exacerber ce séisme.

Le poème « Pour Ina », composé pour sa fille aînée, lui permet, par contre, d'exalter tout l'amour qu'il lui porte et d'exorciser son « ravage intérieur ».

Dans le quatrième et dernier mouvement, Césaire opte pour un « théâtre militant », à travers l'écriture et la mise en scène d'un triptyque. La première pièce, *La tragédie du roi Christophe* (1956), porte sur scène l'histoire d'Haïti au début du XIX^e siècle à travers le regard d'un roi visionnaire. La deuxième, *Une saison au Congo*, se penche sur l'histoire de l'Afrique noire et particulièrement celle du Congo belge durant les premiers mois de son indépendance. La troisième, *Une tempête* (1969), inspirée de *La Tempête* de Shakespeare, nous transporte dans l'espace nord-américain. Son théâtre politique se veut globalement une pédagogie de la prise de conscience.

L'ouvrage de Romuald Fonkoua se referme sur le titre « Seul et splendide », une sorte de bilan des luttes césairiennes. Sur le plan politique, l'exégète souligne le rôle focal de celui dont la remarquable carrière politique aura servi à bousculer toutes les impostures et les égoïsmes politiques tant en métropole qu'aux Antilles, pour enfin garantir à son île, en 2005, une autonomie raisonnée. Du point de vue littéraire, Césaire aura réussi à optimiser son rêve culturel, celui de faire de la Négritude un patrimoine osmotique qui corde le continent africain et les mondes créoles (365). Et le critique peut alors célébrer la splendeur et l'immortalité de l'illustre poète qui « s'est établi sur la fin de sa vie comme un laminaire sur son rocher ».

Au total, un volume dense qui séduit tant par l'impressionnante quantité que par la fascinante qualité des informations et des analyses servies ; un chef-d'œuvre produit par un spécialiste passionné dont la vigueur stylistique, empruntant conjointement à l'histoire et à la littérature, tient le lecteur en haleine. Et ce lecteur, lorsqu'il referme ce livre, est fortement édifié sur le rapport d'un homme à son monde, sur son combat interminable en faveur d'une humanité saine en un siècle d'agitations, le XX^e, celui d'Aimé Césaire.

Emmanuel Tchhoffogueu
Université de Buéa